

«À propos»

le Journal du plus ancien Syndicat de la Presse périodique - 1894



© Piotr Ilowiecki

*Fondation Louis Vuitton
par l'architecte Franck Gehry*



www.sjpp.fr

janvier 2026 ■ numéro 87 ■ 15€



Siège social :

78, avenue de Suffren, 75015 Paris.

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **50 euros**
Droit d'admission : **50 euros**

DÉPOT LÉGAL
ISSN BNF 3098-8578
ISSN 2669-7793. VERSION NUMÉRIQUE
COMMISSION PARITAIRE 0223 S 07288
INSEE : IFSN 0752-3076

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENTE

Votre attention svp!

Toute la correspondance doit être adressée
au président,

PIERRE PONTUS
78 avenue de Suffren, 75015 Paris

« À propos »

Revue trimestrielle éditée par le Syndicat
des Journalistes de la Presse Périodique

Comité de rédaction

Pierre PONTUS
Directeur de la publication

Nelly BRUN
Rédactrice en Chef

Nadine ADAM
Ivète PIVETEAU
Patrick RUBISE
Isaure de SAINT- PIERRE

Webmaster
En cours de sélection

Conception graphique
ad.com

Impression
FRAG. 68 rue de Vaugirard-75006 Paris

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Sjpp de 2024 à 2026

Pierre PONTUS
Président

Marie-Danielle BAHISSON
Présidente d'Honneur

Patrick RUBISE
Secrétaire Général

Paul DUNEZ
Secrétaire Général Adjoint

Jacques BOILEVIN
Trésorier, chargé des cartes de Presse

Jean-Luc FAVRE REYMOND
Trésorier Adjoint

Nadine Adam

Marie-Paule BAHISSON

Conseil syndical du Sjpp 2024-2026

Nadine ADAM
Marie-Danielle BAHISSON

Marie-Paule BAHISSON
Jacques BENHAMOU

Jacques BOILEVIN
Nelly BRUN

Paul DUNEZ
Jean Luc FAVRE REYMOND

Hélène HUET
Pierre Marie JACQUEMIN
Fabienne LELOUP DENARIE
Sara MESNEL

Raphaël MIGNOT BAHISSON
Ivète PIVETEAU
Pierre PONTUS
Patrick RUBISE
Jean Louis STERNBACH

Censeur

Franck BOURDY

Actus

La vie du Syndicat / Infos pratiques

Le Bulletin «*À propos*»

► **Textes** : ne pas dépasser 4 000 signes, espaces compris et citer clairement les emprunts.

► **Photos** : Format Jpg en pièces jointes en 300 dpi, indépendants des fichiers word ou documents papiers, fournir les légendes, s'assurer que les photos sont libres de droits, ne pas oublier le ©.

Le Site

► Il informe des publications et actualités de la vie des adhérents. Il publie des articles séparément de la parution du Bulletin *À propos*. (En cours de modification)

Cotisation

► **Cotisations 2026** : Pour l'année 2026, les cotisations d'un montant de 50 € sont à adresser par chèque ou

par virement bancaire à l'attention du Trésorier :
M. Jacques Boilevin
28 rue Victor Basch
94300 Vincennes

En cas de perte de la carte,

M. Jacques Boilevin,
Tél. 06 60 18 05 59,
mail. : jab9@hotmail.fr;
28 rue Victor Basch
94300 Vincennes

Adhésion

► Les informations sur le formulaire de ***Demande d'adhésion*** à remplir et les conditions de recevabilité des dossiers figurent sur le Site de notre Syndicat, www.sjpp.fr à la rubrique Le Syndicat puis adhérer.

► Les demandes d'admission au Sjpp sont à envoyer à Patrick Rubise
171 rue Blomet-75015 Paris
patrick.rubise@laposte.net
Tél : 06 14 61 4149

► Les dossiers incomplets ne sont pas recevables. Merci de veiller à respecter toutes les conditions exigées. Selon nos statuts, les dossiers sont d'abord examinés par le bureau et ensuite soumis à l'approbation du conseil.



Le mot du Président...

Pierre Ponthus

Pour 2026, soyons ensemble pour une presse libre et un monde apaisé

Alors que s'achève une année marquée par les incertitudes et les tensions internationales, le Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique souhaite aborder 2026 avec un regard tourné vers l'avenir. Notre profession, plus que jamais, doit être un phare dans la tempête, avec en priorité la défense de la vérité, le respect de la pluralité des voix, et notre engagement pour une information indépendante et responsable.

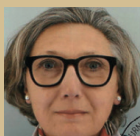
Alors que nous tournons la page d'une année parfois lourde d'épreuves et de tensions, nous voulons regarder 2026 avec un cœur plein d'espérance. Espérance d'un monde plus apaisé, d'un dialogue retrouvé entre les peuples, et d'une presse toujours

libre de témoigner, d'éclairer et de relier. Nous souhaitons que les tensions du monde s'amenuisent, que les ponts du dialogue remplacent les murs de la méfiance, que la paix retrouve sa vraie place au cœur des peuples.

Le rôle des journalistes doit être porteur de sens et de transparence pour construire cette confiance collective.

Le SJPP adresse à chacune et chacun d'entre vous — journalistes, rédacteurs, photographes, éditeurs et lecteurs — ses vœux les plus sincères de paix, de santé et de fraternité. Que cette nouvelle année soit un souffle d'espoir, un temps de rencontres et un espace de confiance retrouvée.

Bienvenue à 5 nouveaux membres



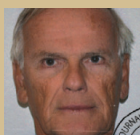
Zoya
ARRIGNON



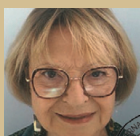
Catherine
DESILLES BELOT



Dominique-Henri
PERRIN



Francis
SARRAZIN



Nadine
SZIFERSZTEJN

Planning 2026

Jeudi 22 Janvier	Bureau et Conseil Syndical : communication externe ; contacts avec presse / prix littéraires ; conférences ; recrutement ; préparation du numéro 87 du mois d'avril 2025 dîner conférence avec « 13bis » la vedette du Street Art sur le thème : « les collages de 13bis en milieu urbain »
Janvier	Edition papier du Journal A PROPOS n° 87
Jeudi 9 avril	Bureau & Conseil Syndical : préparation de l'AG du 18 juin 2026; préparation du numéro A PROPOS n° 88 dîner conférence avec Ivette PIVETEAU, Directrice d'Orchestre, sur « Mozart ou la liberté »
Avril	Edition digitale du Journal A PROPOS n° 88
Jeudi 18 juin	19h30-22h00 Assemblée Générale du SJPP au Sénat ; Invité : Mr. Hervé MARSEILLE, Vice-Président du Sénat, sur « la situation de la France et ses perspectives »
Juin	Edition papier du Journal A PROPOS n° 89
Jeudi 15 octobre	Bureau & Conseil Syndical : préparation du journal 90; recrutement nouveaux adhérents ; situation comptable ; dîner conférence avec Zoya ARRIGNON sur « Anna Marly : la voix russe de la Résistance française »
Octobre	Edition digitale du Journal A PROPOS n° 90
Jeudi 17 décembre	18h30-19h30 Bureau & Conseil Syndical & 19h30-20h00 Remise des cartes du SJPP 2027 20h00-22h00 Dîner conférence avec Francis SARRAZIN sur « l'avenir de la civilisation du vin en France »



Le mot de la rédactrice en chef...

Nelly Brun

En couverture de ce numéro de notre revue, j'ai mis à l'honneur l'architecte Franck Gehry qui vient de nous quitter. Créateur de la Fondation Louis Vuitton et de tant d'autres œuvres audacieuses et sculpturales qui lui valent d'être qualifié de génie de l'architecture. Parmi ses œuvres : la Maison dansante de Pragues, le Walt Disney Concert Hall de Los Angeles, le musée Guggenheim de Bilbao ou encore le musée de la Biodiversité de Panama et tant d'autres.

Je souhaite également vous donner l'origine de l'expression : la trêve des confiseurs. Après des évolutions du mot trêve, « treuwa » signifiant contrat au 12^e siècle, « trewa Dei », trêve de Dieu par laquelle l'Eglise limitait les guerres privées en interdisant toute hostilité entre seigneurs du mercredi soir au lundi matin et à certaines époques de l'année comme Noël et Pâques. Le mot devient trêve dans le dictionnaire de l'Académie française en 1740. L'expression trêve des confiseurs est

apparue lors des débats politiques vigoureux entre parlementaires et républicains, monarchistes et bonapartistes en 1874 sur la future Constitution. De peur de nuire au commerce parisien on ajourna les discussions entre Noël et le Jour de l'An. Mais quel rapport avec les confiseurs, aucun ! c'est toute la contradiction de cette expression, il s'agit d'une trêve politique pour privilégier le commerce! ■

Meilleurs vœux à tous pour l'année 2026 et merci pour vos contributions



Coup de cœur...

Nadine Adam

La boutique des Anges, Montmartre

Nichée au 2, rue Yvonne Le Tac, au cœur de Montmartre, La Boutique des Anges est l'un de ces lieux rares, uniques, précieux où l'on ne rentre pas par hasard (le hasard étant téléguider par les anges), même si c'est d'abord par curiosité... puis où l'on revient pour des raisons précises (cadeaux divers, anges gardiens, nais-



sances, deuils), ou régulièrement pour le sourire, la douceur et la lumière qu'on y a trouvé. On y découvre avec un émerveillement enfantin toutes sortes d'objets angéliques, délicats, choisis avec grand soin et fabriqués avec amour. Les bijoux sont réalisés à la boutique et nulle part ailleurs (c'est ce qui plaît tant, surtout aux étrangers qui viennent du monde entier). Les sachets de médailles ou bijoux sont proposés avec le logo de la boutique et le puissant psaume 91 protecteur. Les anges sont fabriqués avec des moules, peints, dorés, ce qui prend beaucoup de temps, mais que les clients adorent admirer pour la patience et le travail artisanal de plus en plus rare.

Cerise sur le gâteau, à chaque création, Brigitte la gardienne du lieu, (sans aucun doute un ange incarné) formule l'intention « Que cet ange apporte réconfort ». Brigitte, c'est une si belle rencontre, qui fait vibrer le cœur et pétiller l'âme, presque une amie désormais.

Elle veille sur sa boutique, offerte par son père, qui était avant une boutique

antiquités et brocantes, comme sur un refuge sacré. C'est à la quarantaine qu'elle a l'impulsion de créer La Boutique des Anges, elle voulait un joli thème, avec un symbole derrière. Dans ce monde d'anges, il n'y a pas d'arnaques, pas d'arrogance. Le magasin attire des personnes bienveillantes.

Avec son accueil tendre et sincère, son regard si doux, elle offre plus que de jolis trésors, elle donne un instant suspendu, un moment de gentillesse inoubliable.

Victoire, (qui porte un nom d'ange) la seconde comme si elle l'avait toujours fait. Elle lui est vraiment « tombée du ciel », comme aime le dire Brigitte, alors qu'elle recherchait une aide pour sa boutique.

Victoire est aussi un rayon de soleil, elle conseille, écoute, prépare les bijoux.

Elle habite Montmartre, tout près de son cocon angélique.

Dans ce Montmartre vibrant, La Boutique des Anges est un havre de paix. On y prend une douche angélique. On y entre pour un objet, on en ressort plus léger, comme touché par une douce et invisible Présence. Brigitte habite aussi Montmartre et avoue que c'est une grande chance, car elle y rencontre le monde entier.

Son message: « Croire en soi, croire en ses idées, croire en ses rêves et être déterminé ». La Boutique des Anges est comme un sas, une halte rafraichissante, revigorante avant la visite du Sacré Cœur. Elle donne des ailes pour gravir les marches qui y mènent.

www.boutiquedesanges.fr



Chronique de lecture...

Patrick Rubise

Devenir Zéro, un thriller addictif

Aux Etats-Unis l'entreprise de haute technologie Fusion se targue de pouvoir contrôler tous les individus grâce à ses énormes banques de données dopées par l'Intelligence Artificielle. Elle intéresse donc le gouvernement américain qui va lancer avec elle un programme de recherche de personnes en y associant toutes les agences fédérales du pays : FBI, CIA, NSA et bien sûr leurs moyens de recherches sophistiqués.

Afin de démontrer qu'ils sont les meilleurs et intéresser les gouvernants des Etats-Unis à leurs travaux, les managers de Fusion vont proposer un concours dans lequel les gagnants pourront espérer disposer d'un magot de 3 millions de dollars s'ils arrivent à ne pas se faire repérer pendant trente jours.

Dix participants venus de tous les États sont alors sélectionnés pour leur imagination, leur passé, leur débrouillardise et leur ténacité et ils vont bénéficier de deux heures pour « disparaître des radars ». La chasse peut alors commencer

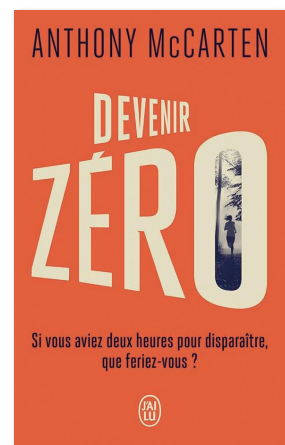
en utilisant tous les moyens disponibles. Nous en suivons certains et comprenons assez vite que la moindre erreur leur sera fatale.

Et c'est ce qui va se passer : des algorithmes prédictifs qui peuvent aider à savoir ce que va faire le candidat, ce qu'il va manger et dans quel endroit, des drones qui suivent au mètre près la personne en utilisant au besoin la reconnaissance faciale sous toutes ses formes incluant la démarche, les vêtements, les détecteurs de mouvements, les traces infra rouges.

Une envie de bière ou de gâteaux, une couleur préférée, un coup de fil intempestif même avec un portable prépayé, tout est « mouliné » par des super big brothers qui proposent des solutions aux chasseurs.

Nous entrons là dans un XXI^e siècle inquiétant avec un ouvrage qui est un digne successeur au 1984 de Georges Orwell. Un livre que l'on peut qualifier de thriller addictif tant il nous accroche dès les premières pages et ce jusqu'à la dernière. Il nous détaille une société très surveillée où nous sommes espionnés en permanence sans le savoir dès que nous sortons de chez nous. Et même chez nous où une vieille photo de famille insignifiante sur un buffet peut devenir une source de renseignements importants pour des professionnels. Et certaines réflexions nous interpellent comme celle-ci : « Les gens ne veulent pas de vie privée, plus à notre époque. C'est dépassé. La vie

privée sert une prison. Les gens sont impatients d'en être débarrassés... Parce qu'ils crèvent d'envie d'être connus, de sortir de l'inconnu... d'être à la vue de tous, ob-



servés, comme s'ils étaient importants. Et pourquoi ? Parce que, être observé ça donne un peu l'impression d'être aimé » Ce n'est ni un expert en technologies nouvelles, ni un ancien commando rompu aux manipulations mais une petite bibliothécaire qui va tenter d'échapper à toutes les recherches et nous suivons de près et avec sympathie son parcours haletant à travers le pays. Elle a bien compris les enjeux et finira par proposer un marché original aux agents à ses trousseaux.

L'auteur de cet ouvrage est un Néo-Zélandais, qui vit entre Londres et Los Angeles où il participe à l'écriture de scénarios. Nul doute qu'il a bien utilisé son expérience de scénariste, qui sait hacher les épisodes, dans ce livre qui pose les problématiques inquiétantes de notre présent et de notre futur face aux nouvelles technologies. ■

Devenir Zéro d'Anthony MC Carten
J'ai Lu.



© Dr

Anthony
MC Carten



Chronique de lecture... Fabienne Leloup Denarié

Marc Kiska, dans la famille littéraire de Jean Genet ?



Marc Kiska

A leur insu ou en conscience, les artistes s'inscrivent tous dans une famille de pensée. Marc Kiska n'échappe pas à la règle. On retrouve chez lui des accents de l'écrivain Jean Genet, par exemple dans *Miracle de la rose* en 1946, cet art de transformer le réel le plus glauque en miroir féérique, de retrouver le langage des Fleurs. Toutefois, Marc Kiska n'éprouve pas comme son illustre aîné une fascination pour les valeurs « noires ». Bien au contraire. Ayant exercé divers métiers dont celui de photographe, Marc Kiska n'est pas né à Paris comme Jean Genet : il a grandi près de Saint-Etienne avant de partir s'installer en Norvège pour trouver refuge dans les forêts du Nord. Tous deux ont ressenti l'exclusion, l'homophobie ordinaire et voulu vivre en hommes libres, ce qui

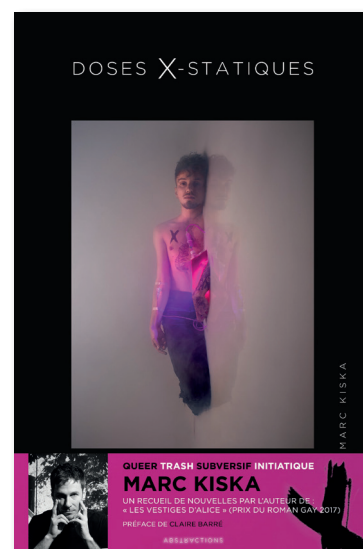
était encore plus difficile dans les années 40, puisque l'homosexualité a été dépénalisée en 1981.

Le premier a cultivé la noirceur, sacralisé la mort et le non-être, tandis que le second cherche la lumière, idéalisant la nature, les animaux et les végétaux au point d'en faire des personnages à part entière dans son dernier recueil paru chez un éditeur indépendant : *Mandragore* et *Reine de la nuit* parfument ou empoisonnent les adjuvants ou les adversaires de celui qui les cultive. Il s'agit de se perdre dans un parcours initiatique où les héros sont tous désignés par la majuscule X pour échapper aux étiquettes concernant l'expression ou l'identité de genre.

Dans ce recueil de huit nouvelles, chaque X est un protagoniste en quête d'amour vrai, souvent solitaire, à l'exception des jumeaux dans la nouvelle, « Tapis dans la lumière ». Paladin d'un XXI^e siècle triste et blafard, X résiste à la méchanceté, « au gavage », cuirassé de mythes et de légendes chevaleresques, gardien d'un univers intérieur où « le temps s'arrête ». Ainsi parvient-il à esquiver les monstres en tout genre, Minotaure et « hommes-dragons ». X refuse de se laisser salir parce qu'il préfère les garçons, « pos(ant) ses lèvres dans le bain d'ombres pour y faire couler un peu d'or parmi les gouttes d'eau salée ». Au-delà des orientations affectives et sexuelles, l'écrivain donne surtout vie et voix à des êtres placés en marge par la société ; « (ceux-ci) refusent encore et toujours d'être domestiqués, se dégorgeant d'un conformisme oppressant qu'ils jugent absurde ».

L'auteur partage donc indubitablement un point commun avec Jean Genet : une langue somptueuse, un style incantatoire, une alliance du trivial et du

sublime. Mais surtout il nous montre que devenir soi est possible grâce au langage, le verbe permet d'identifier des comportements inadmissibles. Grâce à un style hallucinatoire, inimitable, cet auteur queer nous rappelle que chaque personne a le droit d'être elle-même. L'écriture libère la parole créatrice, révèle l'aura de l'individu comme « l'odeur très délicate – de la fleur d'une Reine. » ■



Marc Kiska, *Doses X-statques*, recueil de nouvelles, préface de Claire Barré, éditions Abstractons, 2025, 190 pages.



Chronique de lecture...

Tamara Magaram

« La langue française est pleine de vivacité »

Interview de Karine Dijoud, créatrice du compte "Les Parenthèses élémentaires", pour son dernier livre *Quatre saisons – Une année de langue française*



© Photos : Dr

Professeure de lettres classiques et créatrice du compte @lesparenthèses-élémentaires, Karine Dijoud explore avec grâce la langue française pour transmettre à ses centaines de milliers de followers et à ses élèves. Avec *Quatre saisons : Une année de langue française*, elle propose un parcours entre étymologie, usage et poésie. J'ai eu la chance de la rencontrer pour un entretien exclusif afin de comprendre comment elle transforme son regard de pédagogue et de créatrice en un rythme littéraire accessible, exigeant et lumineux. Son ouvrage offre une manière simple et structurée de renouer avec le plaisir du langage et de réintroduire un peu de lenteur dans nos échanges saturés.

1. Votre visibilité numérique vous expose à un public large. En tant que professeure, comment gérez-vous la pression implicite d'« incarner » une certaine idée de la langue française, avec ce que cela comporte de pédagogie, de vulnérabilité et d'exemplarité ? Je m'efforce de ne pas trop penser à

la manière dont mes contenus seront perçus. Je crée mes publications avec rigueur, pédagogie et concision. J'évite les thèmes qui pourraient susciter un débat ou des controverses, et malgré tout, les atrabillaires trouvent toujours le moyen de m'attaquer ! Ma vulnérabilité a en effet été mise à rude épreuve, mais j'ai appris à me protéger. J'ai pris la résolution de ne plus répondre à ceux qui cherchaient la polémique à tout prix, et je les bloque sans vergogne si besoin. Je garde en tête la notion d'exemplarité : c'est une attitude que j'adopte face à mes élèves aussi.

2. Votre ouvrage déroule une année entière de langue française, presque comme un calendrier intime des mots. Qu'est-ce que cette approche quotidienne révèle, selon vous, de notre rapport contemporain au langage ?

Aujourd'hui, nous sommes tous soumis au manque d'attention. Lire un ouvrage long, in extenso, s'avère bien plus difficile qu'autrefois, car les écrans nous happent. J'ai donc aimé l'idée d'un ouvrage qui nous accompagne chaque jour et qui distille douceur et réconfort à travers la sélection de textes, citations, jeux, mots et expressions que l'on retrouve dans cet ouvrage.

3. Est-ce une manière d'ancrer les mots dans le vivant, ou une façon de rappeler que la langue évolue, mue ?

La langue française est pleine de vivacité : elle s'enrichit sans cesse de mots venus d'ailleurs ou de néologismes. Elle est puissante et ne se laissera pas détrôner. Cette mutation perpétuelle est un phénomène captivant et jubilatoire. J'aime rappeler que le latin est

une langue morte, qui n'évolue plus, contrairement au français. Mais l'enseignement des langues anciennes reste essentiel pour comprendre et analyser les origines des mots. Ainsi, cet ouvrage sous forme d'almanach permet de rappeler que la langue française nous accompagne, nous soutient, nous fascine, par sa puissance, sa verve, mais aussi ses évolutions constantes.

4. Dans un paysage où la langue est souvent malmenée (réseaux sociaux, vitesse des échanges, approximations) pensez-vous que ce type d'ouvrage peut contribuer à réhabiliter une forme d'attention au mot ?

La nuance se perd : il faut désormais appartenir à un clan, se voir attribuer une étiquette. Or, comment la rétablir pour éviter les théories binaires ou les analyses rigides ? C'est précisément en affûtant ses arguments, en choisissant le terme idoine. Il est vrai que la langue est aujourd'hui malmenée, à l'écrit comme à l'oral, mais rien n'est perdu ! J'ai face à moi certains élèves en grande difficulté (j'enseigne dans un collège classé Réseau d'Éducation Prioritaire renforcé) et ils sont les premiers à être ravis d'adopter des mots rares, précis et précieux.

5. Vous enseignez, vous êtes mère et vous animez une communauté très active sur Instagram. Comment ces trois mondes (salle de classe, famille, réseau social) nourrissent-ils votre manière d'observer et de transmettre la langue ?

Ces trois domaines sont étonnamment poreux et s'enrichissent mutuellement. Je déploie des trésors de pédagogie pour obtenir l'attention de mes élèves en cours, ce que je réutilise spontanément

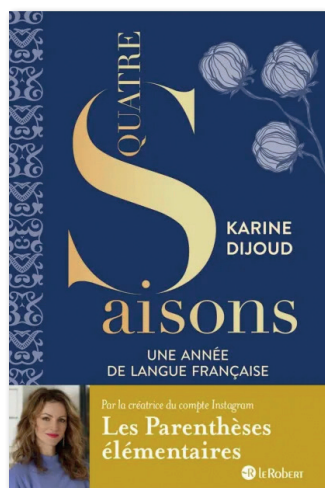


Chronique de lecture...

*Zoya Arrignon**

Une amitié complexe

*** Fondatrice et Présidente de la délégation de la Fédération de Russie. Membre du Conseil d'Administration de la Renaissance Française. Médaille Pouchkine.**



Quatre saisons – Une année de langue française. 256 pages 22,9 €

avec mes enfants. De même, cette pédagogie est nécessaire sur Instagram, où il est impératif de faire passer un message de la façon la plus claire et la plus concise possible.

6. Pour conclure sur une note plus intime : avez-vous un mot préféré, un terme qui vous accompagne, ou même un mantra linguistique ? Celui que vous convoquez quand il faut reprendre son souffle, ou simplement vous faire du bien ?

J'aime beaucoup le mot « nitescence », mystérieux et élégant. Il vient du verbe latin nitescere signifiant « briller » et désigne l'éclat. Quant aux proverbes ou aux citations, ils me servent de soutien selon les périodes de la vie. En ce moment, j'aime beaucoup Sol lucet omnibus : le soleil brille pour tout le monde. Il figure dans mon ouvrage *Quatre saisons*. ■

« Si la France n'a pas été effacée de la carte de l'Europe, c'est avant tout à la Russie que nous le devons », déclare le Maréchal Foch à la fin de la Première Guerre mondiale. Qui s'en souvient aujourd'hui ?

Cet ouvrage collectif a pour objectif de rappeler le rôle décisif joué par la Russie dans la survie de la France durant la Première guerre mondiale et de rendre hommage à cette alliance franco-russe mais également au courage des soldats russes et français ainsi qu'aux personnalités clés de cette alliance bilatérale, tels qu'Alexandre III, Sadi Carnot, Raymond Poincaré, ou encore les généraux Nicolas Obrouchev et Raoul le Mouton de Boisdeffre, architectes de la convention militaire franco-russe.

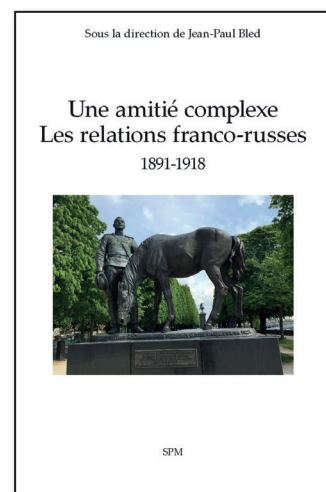
Durant la Première Guerre mondiale, la Russie aura envoyé environ 20 000 hommes en France. Plus de 5 000 d'entre eux auront perdu la vie sur les champs de bataille français, « mort pour la France »

Ce projet éditorial a été initié par la délégation russe de la Renaissance Française, institution créée en pleine guerre 14-18 par Raymond Poincaré. Il est publié 100 ans après, au moment où les relations entre la France et la Russie sont au plus bas. Pour ce projet audacieux et ambitieux, la Renaissance Française a sollicité des éminents universitaires français et russes. Parmi les thèmes abordés, figurent les relations diplomatiques, la coopération économique ou encore les souvenirs des soldats russes sur le sol français.

L'ouvrage est richement illustré par les cartes postales allemandes, russes, françaises de l'époque. Ce livre met en lumière le rôle crucial des échanges

académiques permettant de préserver et transmettre la mémoire historique et collective nécessaire aux générations futures.

Il s'agit d'un ouvrage savant mais accessible au grand public désireux d'approfondir et d'enrichir ses connaissances historiques. ■



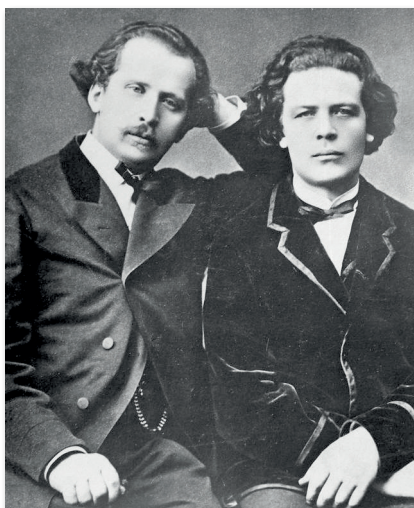
« Une amitié complexe. Les relations franco-russes 1891-1918 ». Ouvrage collectif, sous la direction de Jean-Paul Bled, avant-propos de Jean-Pierre Arrignon, Introduction de Jean-Pierre Chevènement, postface de Zoya Arrignon. Editions SPM, Parution : 01/12/2024 Pages : 340, format : 15x24cm Prix : 35 euros . L'ouvrage est en vente en ligne et dans les librairies.



Chronique d'histoire de l'Art...

Olga Garbuz

L'école russe de piano : le son comme incarnation de l'âme



Les frères Anton et Nikolaï Rubinstein,



Anton Rubinstein

Née de la rencontre entre les cultures allemande et française, la tradition pianistique russe s'est formée au XIX^e siècle autour des frères Anton et Nikolaï Rubinstein, fondateurs des Conservatoires de Saint-Petersbourg (1862) et de Moscou (1866). Ayant étudié à Berlin, nourris de Beethoven et de Mendelssohn, ils apportèrent à la Russie la rigueur de la pensée germanique, mais aussi ce jeu lumineux, « perlé », issu de la tradition française, si apprécié dans les salons de la Russie impériale. Ils y insufflèrent le souffle lyrique et spirituel propre à l'âme slave. Le piano devint alors un ins-



Nikolai Lugansky

trument total, réunissant à la fois raison, beauté et foi. Au tournant du XX^e siècle, cette synthèse atteignit son apogée avec Alexandre Goldenweiser (1875-1961), figure centrale de la vie musicale moscovite. Ami de Scriabine, de Medtner et de Rachmaninov, il fut l'un des premiers à unir dans son enseignement trois dimensions essentielles :

- la rigueur allemande, héritée de Pabst et de la tradition germano-vienne incarnée par Safonov et Zverev ;
- la clarté française, art de la lumière et de la transparence, dont l'influence parvint

en Russie grâce à Franz Liszt, le virtuose romantique, lien vivant entre Paris et Saint-Petersbourg ;

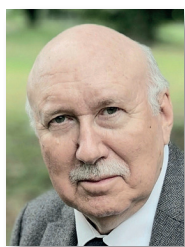
- enfin, le chant russe, profond et vibrant, issu de la tradition vocale populaire et de la liturgie orthodoxe.

Goldenweiser forma plusieurs générations de pianistes, parmi lesquels se trouve Tatiana Nikolaïeva (1924-1993), interprète légendaire de Bach, dont le jeu se distinguait par la solidité de l'architecture, la limpidité du son et la justesse de l'intonation quasi vocale.

C'est dans cette lignée que s'inscrit aujourd'hui Nikolai Lugansky (né en 1972), élève de Nikolaïeva. Chez lui, on entend la continuité directe de cette école : la précision du geste, la pureté du timbre et, surtout, ce souffle intérieur qui fait du piano l'expression ultime de la voix humaine.

Cette filiation — de Rubinstein à Goldenweiser, de Nikolaïeva à Lugansky — incarne la grande synthèse européenne opérée par la Russie : l'intellect de l'Allemagne, la lumière de la France et l'ardeur du chant slave. C'est sans doute ce qui explique la force intacte de cette tradition : elle ne s'enferme pas dans un style, mais relie les sources mêmes de la musique européenne.

Les amateurs pourront en faire l'expérience le 14 mars prochain, lors du master-class de Nikolai Lugansky au Conservatoire Rachmaninoff à Paris. Ce lieu, chargé de mémoire, conserve l'esprit de Rubinstein, Taneïev, Arensky, Ziloti, Medtner — tous ceux qui y ont fait rayonner le génie musical russe en dialogue constant avec l'Europe. On y retrouve cette même atmosphère d'exigence, de transmission et d'inspiration qui fait de l'école russe de piano non seulement une méthode, mais une vision du monde : le son comme incarnation de l'âme. ■



Chronique historique... Raymond Beyeler

La gloire du traître (Oswald Mosley)

Né à Orsay (Essonne), dans la vallée de Chevreuse, j'y ai vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Non loin de notre maison, rue Racine, au milieu de prairies bordées par la charmante rivière « Yvette », un stade ne comportait qu'un terrain de football où je pratiquai ce sport durant plusieurs années.

Le lieu était dominé par une demeure historique assez mystérieuse, le Temple de la gloire, ouvrage bâti pour le Général Moreau, devenu Maréchal d'Empire (1763-1813). Son propriétaire, homme élégant d'âge mûr, nous encourageait régulièrement lors de compétitions.

Intrigués, nous nous interrogeons sur ce supporter d'une discrétion singulière, et sur sa femme, altière aristocrate.

C'est bien plus tard, parcourant une biographie des sœurs Mitford, que je découvris leurs identités : Diana Mitford et Oswald Mosley. Né à Londres en 1896, apparenté à une riche aristocratie anglaise, après une carrière politique chaotique et opportuniste, Oswald Mosley devint dans les années trente ouvertement fasciste.

Avec les fonds secrets de Mussolini et de Hitler, il créa et dirigea le Parti fasciste britannique, « BUF, Britain Union of Fascists ». Adoptant les critères nazis, culte du chef, discours incendiaires, défilés paramilitaires en chemises brunes, anti-sémitisme, il exerça une influence non négligeable au Royaume-Uni.

En 1936, Oswald Mosley épousa une aristocrate anglaise, Diana Mitford, chez Goebbels à Berlin, en présence d'Adolf Hitler qui félicita chaleureusement le couple de cette union. Notons que Diana soutint assidûment l'action politique de son mari.

Sur l'injonction de Berlin pour désarmer l'Angleterre, Mosley et ses partisans devinrent ouvertement « pacifistes ». Ces amis du Führer organisèrent de nombreuses campagnes « pour la paix », même lorsque la guerre fut déclarée. Début 1940, alors que l'Allemagne occupait déjà la Tchécoslovaquie, l'Autriche et la Pologne, la « Britain Union of Fascists » tint plus de cent meetings et diffusa une brochure pacifiste à cent mille exem-



Oswald Mosley et Diana Mitford

plaires (The British Peace, how to get it). Churchill lui-même fut menacé par une foule hostile aux cris de : « Vive Mosley, Vive la paix ! ».

Le gouvernement britannique, jusque-là particulièrement patient, réagit enfin fermement : il interna Oswald Mosley et cent cadres de son parti, brisant ainsi cette cinquième colonne qui infiltrait déjà l'Intelligence Service et collaborait aux services de renseignements allemands.

Oswald Mosley fut d'abord interné à Brixton, avec sa femme Diana, l'ambitieuse pro-nazie, puis libéré pour « raisons de santé » dès novembre 1943. Le couple fut placé en résidence surveillée dans un hôtel de luxe du Oxfordshire jusqu'à la fin de la guerre. Cette étrange mansuétude alors que le Royaume-Uni, au bord de l'abîme, subissait toutes les affres de la guerre, n'était dû qu'à la proximité souterraine d'une certaine aristocratie dont Churchill était également issu. On se souvient que, dès 1948, la Guerre-froide permit l'exfiltration ou l'amnistie de nombreux nazis et de leurs complices. C'est ainsi qu'en 1951 le traître britannique s'installa à Orsay (Essonne) avec son épouse dans cette demeure discrète du Premier-Empire citée plus haut, le Temple de la gloire. Sans avoir jamais été inquiété, Oswald Mosley y décéda en 1980 à l'âge de 84 ans.

A signaler que l'excellente série britannique « *Peaky Blinders* » évoque avec exactitude le personnage, son influence toxique remarquablement restituée par Sam Claflin. ■



Le Temple
de la Gloire



Chronique de reportage... Isaure de Saint Pierre

Marketing à la chinoise au Tibet



© Photos : Isaure de SaintPierre

Depuis qu'en octobre 2005, le train sur le toit du monde, reliant Pékin à Lhasa, capitale du Tibet, a été achevé et inauguré le 1er juillet 2006, il a multiplié par trois le nombre de touristes chinois désireux de connaître la mystérieuse Lhasa.

Le Gouvernement encourage la fascination des touristes chinois pour le Tibet

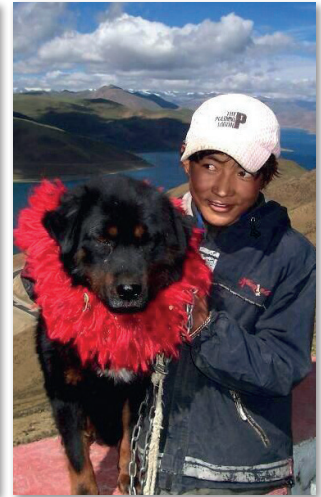
Et le 15 décembre 2011, Air China a inauguré le premier vol direct entre Pékin et Lhasa. Mais une approche intéressante du Tibet consiste à passer par

la ville de Chengdu, capitale du Sichuan, province tibétaine de l'est de Lhasa encore méconnue des occidentaux, mais très visitée par les Chinois. Les vacances sont réduites en Chine, quinze jours au maximum, que la plupart des Chinois ne prennent pas en entier. Ils ont donc peu de temps pour visiter le Tibet, leur seconde destination de voyage, après la Vallée aux neufs villages, située au Nord du Sishuan, une région qu'ils adorent pour la beauté de ses montagnes, de ses forêts, lacs et chutes grandioses. « Les Chinois sont attirés par le Tibet, me dit la jolie Zhuchurll, 21 ans, qui dirige l'agence de voyage du Tibet Hôtel à Chengdu. J'en vois passer environ sept cents par an, qui choisissent de préférence des circuits organisés ».

Il faut ajouter aux touristes chinois se rendant au Tibet les familles des cent mille fonctionnaires et commerçants chinois y résidant maintenant, dont 80 000 à Lhasa. Le train, qui a coûté la somme globale de 34 milliards de yuans, réduira le coût du voyage, le trajet Chengdu-Lhasa en couchette ne coûtant que 700 yuans (70 Euros), mais demandant une soixantaine d'heures.

Un million de visiteurs par an à Lhasa, dont 60% d'Occidentaux

« Le train ne changera sans doute pas grand-chose pour les touristes occidentaux, sauf pour ceux qui seront curieux de faire cette expérience, reconnaît Yan Ji An, mon guide chinois de 41 ans qui m'accompagne à Lhasa. Il est plutôt destiné aux Chinois et achèvera de rompre l'isolement du Tibet. » Après une arrivée grandiose sur Lhasa en survolant des montagnes arides, nous voici devant le Potala, symbole du Tibet. Erigé au XVII^e siècle par le Cinquième Dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso et demeure des Dalaï-lamas jusqu'aux événements de 1959 et la fuite

*Monastère de Yongbulakhang**Monastère de Jokhang**Lac de Yamolrok Tso*

en Inde du Quatorzième Dalaï-lama, ce palais-monastère dressé sur une petite colline domine Lhassa de son imposante masse blanche. Chou En-Laï, ébloui par sa beauté et par la richesse des trésors qu'il abritait, l'a par bonheur préservé en interdisant tout pillage.

« L'invasion de 1959 fut un grand malheur, reconnaît Yan. Rien n'aurait dû se passer ainsi. Il n'y aurait jamais dû y avoir de loi martiale, d'exécutions capitales, de déportation de population ou de peines de prison. Maintenant nous essayons de réparer. »

Lhassa, qui ne comptait que 40 000 habitants en 1959, en a aujourd'hui cent mille de plus. C'est une métropole chinoise moderne pourvue de nombreux HLM. Même si l'armée chinoise est très présente au Tibet et si l'on voit sur les routes de longs convois militaires ou même des troupes à l'intérieur de certains monastères, le culte est redevenu libre. Devant le Potala, des pèlerins, agitent leur mani-korlo ou moulin à prières. La ferveur populaire est encore plus manifeste devant le temple Jokhang, au cœur de la vieille ville possédant encore de jolies maisons tibétaines aux toits en terrasses. Si certains moines ont retrouvé le chemin des monastères et peuvent y exercer leur culte, ils restent toujours à la merci d'une dénonciation, ne doivent pas avoir chez eux de photo du

Dalaï-lama et peuvent être emprisonnés pour avoir tenu des propos anti-chinois... Dans le même esprit de conciliation et de marketing touristique, le Gouvernement a reconstruit à Shigatse, à 300 kms à l'ouest de Lhassa, dans le monastère de Tashilhumbu, siège officiel du Panchen-lama, deuxième figure officielle du Bouddhisme tibétain après le Dalaï-lama, les sépultures des précédents Panchen-lamas, pillées par l'armée chinoise lors de l'invasion de 1959.

A Zetang, un hôtel de 500 lits financé par la ville de Canton

Zetang, à 90 kms de Lhassa, dans la vallée de Yarlung, est une ville de 45 000 habitants d'inspiration chinoise sans grand intérêt, mais c'est une étape obligatoire pour accéder au sanctuaire fortifié du roi Nyatri Tsenpo, qui y régna au début du IX^e siècle, avant que Lhassa ne devienne la capitale du Tibet, ou au superbe monastère de Samye, non loin du majestueux Brahmapoutre. La ville de Canton a donné à Zetang une contribution de treize millions de yuans pour y construire en 1985 un hôtel quatre étoiles de cinq cents lits.

Le Jiqu Hôtel, le premier hôtel privé à Lhassa

A Lhassa, Tenzin dirige le charmant Jiqu Hôtel, un établissement de cent lits construit grâce à des capitaux privés

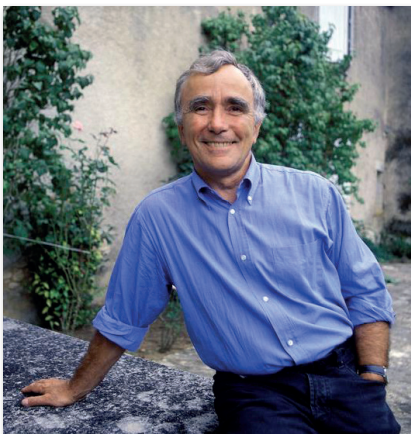
tibétains, ce qui était alors une innovation. Ce ravissant hôtel à taille humaine pourvu d'un jardin intérieur est décoré de vieux meubles et peintures tibétaines. Pour accéder à ce poste, Tenzin, Tibétain né à Lhassa, a d'abord suivi des études dans la capitale, puis à Kathmandou, au Népal et enfin aux Etats-Unis. Il emploie 55 personnes à l'hôtel, tous des Tibétains. Une chambre coûte tout de même ici 680 yuans (68 Euros). Quand des clients le chargent d'organiser leur périple au Tibet, il travaille surtout avec Phubu Tsering, directeur d'une agence de voyage tibétaine qui emploie 36 personnes, pour la plupart des Tibétains. Il fait voyager chaque année 5000 touristes dont seulement 1000 Chinois, leur proposant plus de vingt programmes allant du tour traditionnel en car de Gyantse à Shigatse, à des périple plus sportifs en range-rovers ou des treks en montagne. Son agence, comme toutes celles existant au Tibet, est régie par le Gouvernement chinois.

« C'est une bonne chose pour nous, les Tibétains, dit-il, que notre pays puisse se moderniser et s'ouvrir au monde extérieur, à condition que nous ne perdions pas notre identité et puissions exercer librement notre culte, car nous sommes tous fiers de notre passé, de notre culture et fortement marqués par le Bouddhisme. » ■



Homage... Patrick Rubise

Jean-Claude Guillebaud, un grand journaliste nous a quittés



En ce triste mois de novembre Jean-Claude Guillebaud, un journaliste modèle, nous a quittés.

C'était un homme complet qui, de l'écriture de tant d'articles et de livres, d'émissions de radio ou de télévision, de conférences, fut un témoin exigeant de notre époque et de ses conflits. Son ambition : faire partager l'information au plus grand nombre en étant le plus exhaustif possible.

Jeune étudiant en droit à Bordeaux, il devait financer ses études. Il avait alors séduit le rédacteur en chef de Sud-Ouest Henri Amouroux sur une formule originale. « 17/24 », une feuille de deux pages qui paraissait le jeudi, écrite par des jeunes pour des jeunes, fort de son expérience : avoir créé un journal dans son lycée à Angoulême. Ce fut un succès !

Combien de journalistes réputés sont passés par ce creuset !

A tous ceux qui, à quinze ans, se voient déjà journalistes, Jean-Claude aurait répondu « faites vos preuves ! Ayez l'esprit curieux et écrivez en regardant l'actualité en face ». Combien d'entre eux lisent la presse du jour, écoutent la radio,

prennent des photos ? Combien d'entre eux essaient, comme Jean-Claude, de faire vivre un journal au lycée ?

Ce n'était pas forcément très facile dans les années 1965 mais aujourd'hui avec les nouvelles technologies, élaborer un journal s'apprend très vite.

Nous souhaitions tous faire une carrière de grand reporter mais un soir, où nous étions en préparation du numéro suivant de « 17/24 », il nous expliqua que le grand reportage ne se faisait pas forcément en allant à l'autre bout du monde mais qu'il était à notre porte. Décrire par exemple la vie des « sans abri » qui hantaient les abords de la cathédrale à une portée de regard du quotidien bordelais. En 1968, il partit pour le Biafra où il fut un des rares journalistes à parler du génocide en cours de toute une population. Il faillit y perdre la vie mais ce n'était que le début d'une longue carrière de reporter de guerre, passant du Vietnam à Israël, avec comme seule contrainte : faire parvenir dans les temps l'article au journal.

Lauréat du prix Albert Londres en 1972 à 28 ans pour sa couverture de la guerre du Vietnam il fut alors aspiré par Paris et devint reporter au *Monde*. Mais il ne fut jamais question de renier la province charentaise où il allait chaque fin de semaine se ressourcer dans des travaux des champs et des forêts.

Et quand l'actualité le laissait en paix il partait quand même, surprenant les lecteurs du *Monde* par son « Voyage vers l'Asie » paru en août 1979, en plein été, où chaque jour il rendait compte de ses aventures.

En 1981 il décida de prendre du recul par rapport à cette actualité faite de conflits meurtriers, et il se tourna vers l'édition. Ce fut l'aventure du Seuil et la création de sa collection « *L'histoire immédiate* ».



Privés de notre chère province toute la semaine nous aimions nous retrouver dans le train pour l'Aquitaine le vendredi soir. »

Puis avec des fidèles il lança les éditions Arlea. En 1982, la télévision lui ouvrit ses portes grâce à l'émission « *Cinéma sans visa* ». Des films très confidentiels y sont désormais diffusés, permettant de découvrir d'autres talents que ceux du cinéma occidental.

Lorsqu'il produisit l'émission « *Vive la crise* » sur France 3, un véritable débat d'idées s'instaura pour la première fois dans le pays.

Comme Albert Camus, il était né en Algérie avant la guerre d'indépendance. Comme Albert Camus, il aimait manier par sa plume les idées dans différents journaux : *Sud-Ouest*, *Le Monde*, *le Nouvel Obs*, *la Vie*, ainsi que dans des livres. Jean-Claude a été mon maître en journalisme, d'abord à *Sud-Ouest* puis au *Monde*. Privés de notre chère province toute la semaine nous aimions nous retrouver dans le train pour l'Aquitaine le vendredi soir pour parler de nos projets. Jean-Claude est parti pour un autre voyage, voir d'autres cieux, nous laissant orphelins dans ce monde tourmenté dont il était devenu une vigie.

Bonne route cher Jean-Claude !

Après avoir côtoyé l'Enfer aux quatre coins de la planète on te souhaite de découvrir la sérénité du Paradis. ■



3 questions à...

Jacques Benhamou reçoit Stéphane Koechlin

Journaliste à la radio RADIO RCJ 94.8 fm, Jacques Benhamou anime une émission "Côté jardin" au cours de laquelle il reçoit des invités de tous les horizons.

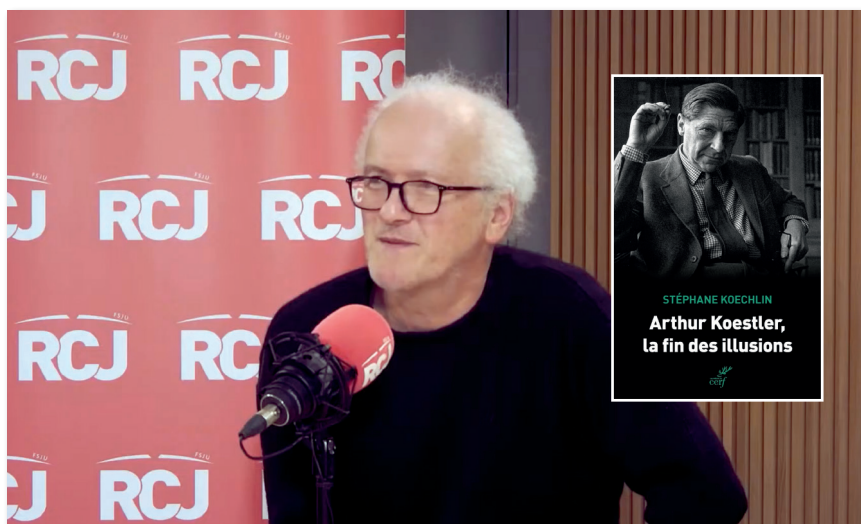
Romancier, essayiste, et journaliste, auteur d'une trentaine d'ouvrages pour lesquels il a reçu plusieurs prix, à l'occasion de la publication de son dernier livre *Arthur Koestler, la fin des illusions*, publié aux éditions du Cerf.

1 Stéphane Koechlin, qu'est-ce qui vous a conduit à vous intéresser à ce personnage extraordinaire qu'était Arthur Koestler?

Stéphane Koechlin : J'ai grandi avec ces images des personnages du Kremlin, alors que je n'étais pas communiste, et aussitôt qu'un livre ou un dissident faisait un petit trou de lumière dans cette atmosphère grisâtre de l'URSS ou du Kremlin, on se jetait dessus et c'est comme cela que j'ai lu, lorsque j'avais 15 ans *Le Zéro et l'Infini* de Koestler, ce qui m'a bouleversé car c'est un livre sur l'enfermement qui traite aussi de l'histoire d'un renégat, de l'intérieur du parti communiste et qui met en scène un personnage zélé du parti qui finalement se retrouve en disgrâce sans comprendre pourquoi il est menacé de mort et emprisonné, ce qui m'a fasciné

2 Le titre de votre livre «la fin des illusions» est très fort. De quelles illusions parlez-vous, celles du XX^e siècle ou les nôtres?

Stéphane Koechlin : Il s'agit des idéologies. Koestler a été tenté par toutes les idéologies et une page blanche s'ouvre pour lui après l'effondrement des empires



centraux, laissant la place au communisme qu'il juge comme une expérience très intéressante, mais que personne ne connaît car on n'a pas encore vu ni vécu les procès de Moscou et autres horreurs. Il sera donc très déçu par la suite.

3 Votre livre se lit presque comme un roman. Comment avez-vous trouvé toutes les informations concernant Koestler? C'est un travail de chercheur. Combien de temps avez-vous mis à l'écrire?

Stéphane Koechlin : Absolument! J'ai mis trois ans et demi à l'écrire. J'ai contacté la bibliothèque d'Edimbourg en Ecosse où j'ai pu consulter une énorme correspondance. Des lettres originales,

politiques et également sa correspondance avec ses maîtresses car il était un bon vivant amateur de bonne chère et de jolies femmes. Mais il y avait également sa propre œuvre autobiographique qui donne des éléments sur les années 20 et toute cette période. Mais il fallait également lire entre les lignes car lui, racontait ce qu'il voulait rétablir par rapport à la réalité, ce qui m'a obligé à faire un processus critique sur son autobiographie. Il citait des personnages importants de sa vie comme la journaliste norvégienne Gerta Greff avec laquelle il avait été en Espagne, ou également Otto Katz, l'espion avec lequel il avait travaillé. Et, bien sûr tous les personnages un peu fascinants qui vont accompagner sa vie! ■

Emission à écouter en podcast et en vidéo à l'adresse «radiorcj.info-cote-jardin-stephane-koechlin».

Le point de droit de Jacques Benhamou, notaire honoraire



Question : Comment des concubins ayant acquis des biens au seul nom de l'un d'entre eux au moyen de deniers appartenant aux deux, peuvent-ils régler leurs intérêts au moment de leur séparation?

Réponse : C'est encore le droit commun qui s'applique avec le rapport des preuves par le concubin qui s'estime lésé.

Dans la mesure où l'un des concubins a apporté son aide constante à l'activité de l'autre, il peut être considéré en justice qu'il y avait une société

de fait dont le concubin le plus mal loti peut se prévaloir et demander à être indemnisé selon le principe de l'enrichissement sans cause.

L'enrichissement sans cause est fondé sur l'équité et peut entraîner une indemnisation par celui qui s'est enrichi au détriment de l'autre. Bien évidemment, toutes ces situations, si elles ne peuvent être réglées à l'amiable, doivent se régler en justice avec toutes les conséquences pécuniaires et psychologiques qu'elles peuvent entraîner?



Diner - débat du 4 novembre 2025

Bonne Année



www.sjpp.fr